



Études océan Indien

51-52 | 2014
Autour des entités sacrées

SOLO Raharinjanahary, Ny fampiasana ny teny vahiny ao anatin'ny teny malagasy, Antananarivo, Vohitsera, 2013

[7]-II-295 p., phot. coul. (p. 62-67), bibl., index. [« Les emprunts dans la langue malgache »]. Distribution en France : Laterit, 9 rue de Terre Neuve, 75020 Paris.

Rabenantoandro Rajakoba



Éditeur
INALCO

Édition électronique

URL : <http://oceanindien.revues.org/1796>
DOI : 10.4000/oceanindien.1796
ISSN : 2260-7730

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Rabenantoandro Rajakoba, « SOLO Raharinjanahary, Ny fampiasana ny teny vahiny ao anatin'ny teny malagasy, Antananarivo, Vohitsera, 2013 », *Études océan Indien* [En ligne], 51-52 | 2014, mis en ligne le 21 septembre 2015, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://oceanindien.revues.org/1796> ; DOI : 10.4000/oceanindien.1796

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

SOLO Raharinjanahary, Ny fampiasana ny teny vahiny ao anatin'ny teny malagasy, Antananarivo, Vohitsera, 2013

[7]-II-295 p., phot. coul. (p. 62-67), bibl., index. [« Les emprunts dans la langue malgache »]. Distribution en France : Laterit, 9 rue de Terre Neuve, 75020 Paris.

Rabenantoandro Rajakoba

- 1 On a souvent remarqué que l'une des difficultés qui avait pesé sur l'entreprise de malgachisation de la langue d'enseignement dans les décennies 1970-1980 était le « grave hiatus »¹ introduit dans la scolarité par le fait qu'à l'Université, le français était resté la langue unique de l'enseignement, à la différence de ce qui avait été tenté dans les écoles primaires et secondaires. On a même parlé, à propos de l'attitude des enseignants (malgaches) de l'Université, d'un refus délibéré d'employer le malgache dans leurs cours, refus qui témoignait à la fois d'une opposition politique au régime et d'une volonté conservatrice, soucieuse de maintenir avec le français scolaire un outil de sélection et de distinction sociale. Cette analyse rend compte, en effet, d'une attitude assez générale dans le corps enseignant.
- 2 Mais il y a eu aussi quelques – notables – exceptions de professeurs qui ont relevé le défi d'un enseignement supérieur en langue malgache. Et on voit – trop rarement il est vrai – paraître des livres qui mettent ces enseignements à la disposition d'un public plus large que celui des salles de cours. Au nombre de ces exceptions, on doit ranger le livre de présentation linguistique de Roger Bruno Rabenilaina, *Ny Teny sy ny Fiteny Malagasy*². Plus récemment, j'ai rendu compte ici même (*Études océan Indien*, n° 46-47, 2012, p. 392-396) de l'ouvrage, bilingue malgache-français, d'Ignace Rakoto, qui donnait forme imprimée au contenu de longues années d'enseignements sur l'histoire du droit et des institutions. Le livre de Solo Raharinjanahary offre maintenant une synthèse, entièrement en malgache,

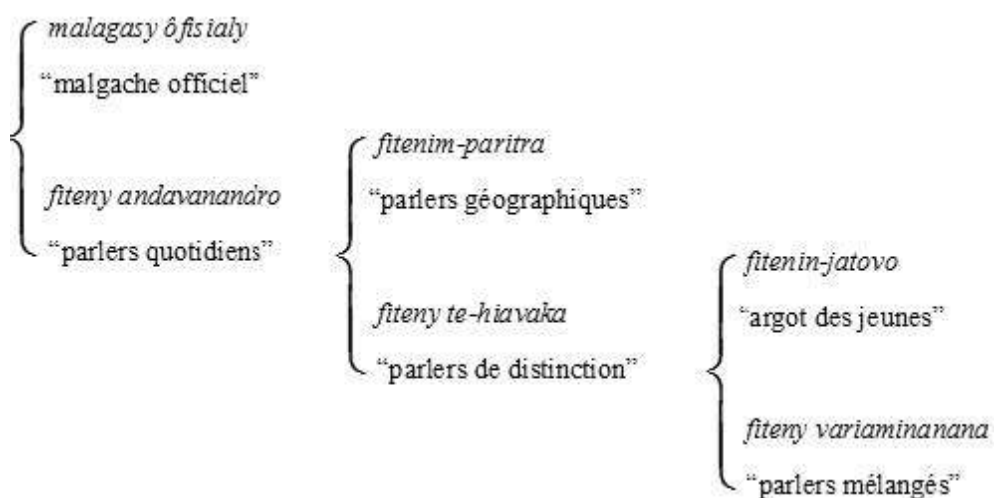
sur un sujet de linguistique et de sociolinguistique, la question des emprunts. Là encore, il s'agit de la mise en forme du contenu de cours professés depuis des années.

- 3 Disons d'emblée que l'expérience valait la peine d'être tentée. Sur un sujet qu'en général, on juge plutôt aride, et qui avait été traité plus d'une fois (mais pas très récemment) en français ou en anglais, le simple fait d'exprimer les choses en malgache introduit des changements de perspective révélateurs. Dire que chaque langue décrit la réalité en des termes qui lui sont propres est bien sûr un lieu commun de l'anthropologie linguistique. Mais en faire l'application en tentant de construire en malgache le métalangage de la sociolinguistique, cela permet d'en donner une démonstration subtile, où le malgache est à la fois l'objet et l'outil de l'étude.
- 4 Déjà, le titre même du livre en fournit une illustration. On sait qu'en malgache, le même terme *teny* recouvre à la fois les sens de « langue, idiome » et de « mot ». Le titre, que je peux traduire de manière synthétique par « Les emprunts étrangers dans la langue malgache », se rend donc en mot-à-mot : « l'emploi, ou l'usage des mots (*teny*) étrangers à l'intérieur de la langue (*teny*) malgache ». Cette reprise en écho, dès les premiers mots du livre, ne montre-t-elle pas une confusion fâcheuse ? Ou bien trahit-elle le manque dans la langue de mots précis pour exprimer des notions abstraites ? N'allons pas si vite³. Justement, quand on raisonne en français ou en anglais, on est habitué à considérer l'emprunt comme essentiellement une affaire de « mots » injectés dans la langue, les uns après les autres, comme des sortes de pièces rapportées. Mais si, comme en malgache, « mot » et « langue » s'expriment par le même terme, l'emprunt se définit d'emblée comme un phénomène bien plus général : ce sont des *teny* (des langues, des mots) *vahiny* (venus d'ailleurs, étrangers, ou accueillis) qui sont entrés à l'intérieur de la langue (*teny*). Découverte qui, sans doute, n'est pas vraiment une révolution : depuis bien longtemps, les spécialistes ont montré que le fait de l'emprunt linguistique ne concerne pas seulement le lexique, mais aussi les autres niveaux de la structure des langues, phonologie, morphologie, syntaxe. Mais réfléchir à la question en malgache a permis de mettre en premier plan ce qui, formulé dans d'autres langues, n'intervenait souvent qu'au bout d'une longue discussion.
- 5 La notion de *sehatra* est un autre lieu intéressant de la terminologie linguistique malgache que propose l'auteur. Ce nom est un de ceux qui ont connu depuis le XIX^e siècle les changements de sens les plus spectaculaires, évidemment sous l'influence de modes de vie nouveaux. Abinal et Malzac (1888 et 1893) le connaissaient seulement pour désigner la barrière ou l'enceinte, la palissade, qui entoure le camp des soldats, tandis que chez Webber (1853), le mot avait un autre sens, relevant aussi du domaine militaire : « support pour reposer les fusils comme dans les postes », sans doute quelque chose comme un râtelier d'armes, et aussi dans un contexte qui devait être plus familier au savant missionnaire : « étagère, bois de bibliothèque ». Le sens moderne est « scène (de théâtre) » ou « piste (de danse) », avec des emplois abstraits que donne le dictionnaire de Rajaonarimanana (1995) : « cadre (politique) », ou « domaine (de production) ». Ses emplois semblent s'être multipliés récemment, en particulier dans le registre pédagogique, où il prend l'acception de « situation ». S. Raharinjanahary explique (p. 146) qu'il choisit ce mot pour éviter d'adopter une traduction trop littérale de la notion de *niveau de langue*, mais c'est aussi pour lui l'occasion de la généraliser en lui faisant perdre ce qu'elle a de nécessairement hiérarchique (les niveaux de langue, quelles que soient les manières dont on les dénomme, se ramènent toujours à une distinction entre un *haut* et un *bas*). Ainsi élargie, la notion de *sehatra* en vient à englober les usages de langue

appropriés aux divers contextes vécus ou aspects de l'existence (*lafim-piainana*). Cela permet à l'auteur d'élaborer une classification des variétés de langue qui oppose d'abord la langue officielle (*ôfisialy*) ou standard (*manara-penitra*⁴) au(x) parler(s) quotidien(s) (*fiteny andavanandro*). Et ces parlers quotidiens eux-mêmes se répartissent entre des variétés géographiques (*fitenim-paritra*, les « dialectes » de la linguistique traditionnelle), et des « parlers de distinction » ou parlers « qui cherchent à se distinguer » (*te-hiavaka*). De ces derniers, S. Raharinjanahary donne les exemples de l'argot ou « parler des jeunes » (*fitenin-jatovo*) et du parler mélangé (*variaminanana*). Ce rapprochement a le mérite de mettre en lumière leur point commun : l'un comme l'autre peuvent avoir pour fonction sociale de permettre à ceux qui les emploient une stratégie qui les différencie des usages linguistiques communs.

- 6 Nous pouvons alors nous représenter schématiquement la répartition des *sehatra* linguistiques par la figure suivante :

Figure 1



- 7 On pourra dire encore qu'il n'y a pas là de découverte bien sensationnelle, puisqu'on retrouve en somme la distinction classique entre les « dialectes » et les « sociolectes » (ou, dans une terminologie plus récente, entre une variation « diatopique », c'est-à-dire locale ou géographique, et une variation « diastratique », c'est-à-dire qui traverse les classes de la société, auxquelles il convient d'ajouter la variation « diaphasique » pour rendre compte des manières dont les usagers de la langue infléchissent leur parler selon leurs activités, leurs situations, leurs désirs peut-être). Certes. Mais, appliquée à la description de la situation linguistique malgache, cette présentation permet de sortir quelque peu de l'obsédante opposition entre les dialectes et le malgache officiel – toujours soupçonné, depuis l'instrumentalisation de cette querelle par la politique coloniale, d'être au service d'une hégémonie des Merina. La répartition proposée met cette opposition à sa véritable place : une variation parmi d'autres. À lui seul, ce point suffirait à montrer l'intérêt d'une présentation des faits ainsi renouvelée.
- 8 Donnons maintenant une idée de l'organisation générale du livre. La première partie (p. 4-70) pose des définitions. Et en premier lieu S. Raharinjanahary remet en question les notions usuelles en français (*emprunts*) et en anglais (*loan words*), pour préférer, comme on l'a dit, l'idée d'*emploi* ou d'*usage* des éléments d'une langue dans une autre. Cela n'empêche pas que, par moments, il emploie lui-même la traduction littérale *indramina*

pour parler de mots « empruntés ». Tant il est difficile de se séparer complètement d'une tradition... Appliqué au malgache, comme à d'autres langues d'ailleurs, le concept suppose qu'on décide jusqu'où on remontera dans le temps pour déterminer ce qui est venu d'ailleurs. En pratique, S. Raharinjanahary propose de limiter le propos aux apports récents (remontant en gros au XIX^e siècle, peut-être au XVIII^e), que les locuteurs peuvent encore reconnaître comme éléments allogènes. Cela exclut ce que les philologues ont identifié comme des emprunts lexicaux anciens au malais (*foitra* « nombril »), au sanscrit (*tantara* « histoire »), aux langues bantu (*amboa* « chien ») et même à l'arabe (*sabotsy* « samedi »). Cela restreint en pratique le domaine de l'emprunt presque uniquement aux langues européennes (et à certains emprunts récents au swahili et au comorien). Le critère reste forcément approximatif, puisque même des emprunts assez récents peuvent être si bien intégrés qu'on n'en perçoit plus l'origine (*sivana* « tamis », de l'anglais *sieve*).

- 9 La deuxième partie (p. 71-145) s'intéresse, très classiquement, aux remaniements de structure qu'entraîne l'emprunt, dans les deux sens : les éléments empruntés s'adaptant à la structure de la langue d'accueil, et la langue d'accueil elle-même infléchissant ses structures sous l'influence des faits d'emprunt. S. Raharinjanahary reprend les analyses de ses prédécesseurs sur les aspects phonologiques de cette acclimatation (en particulier pour ce qui est de l'arrangement des syllabes et des accents : pourquoi *docteur* a pris la forme *dokotèra*, et *draft* est devenu *dràfitra*). Plus original est le développement sur les profondes transformations qu'entraîne dans la langue l'apparition de notions nouvelles, traduites à partir d'un original étranger, même quand les mots en question ont toute la forme et l'apparence d'un bon vieux mot malgache. Comment *ny fiangonana* qui pour Webber était encore « le lieu où le temps de l'assemblée » en est venu à dire « l'Église », et comment le radical de *vavaka* qui semble bien avoir eu le sens de « demander grâce, crier pitié » en est venu à désigner la prière et la religion, ce sont aussi des faits d'emprunt.
- 10 La troisième partie (p. 146-236) est aussi la plus nouvelle, puisque c'est là que S. Raharinjanahary met en œuvre la notion de *sehatra* dont on a parlé plus haut. Il s'agit de décrire les manifestations du fait de l'emprunt dans les différentes réalisations de la langue. Cela donne lieu à plusieurs développements qui auraient pu constituer des études indépendantes. Retenons l'exposé sur les deux « malgachisations », la première celle de l'enseignement missionnaire des décennies 1870-1890, et la seconde celle de 1970-1990. Sont discutées leurs similitudes : toutes deux sont axées principalement sur les questions de l'enseignement et leurs différences : la première (paradoxe !) avait touché aussi l'enseignement supérieur⁵ que la seconde devait laisser de côté, et les deux ont utilisé des méthodes diamétralement opposées pour la formation des lexiques techniques. On trouve aussi un rappel des analyses qui paraissaient dans la presse des années 1960 sur le phénomène du langage mélangé, le fameux « riz-aux-brèdes » *variaminanana*, qui n'est donc pas un fait si nouveau⁶. Et d'autres thèmes encore qu'il serait trop long de résumer ici (les noms de personnes, de lieux, de groupes et d'institutions, l'énonciation des nombres...).
- 11 La conclusion, brève, met en garde contre la tentation du purisme : non, l'emprunt n'est pas nécessairement altération, dégradation (*tsy voatery manimba*) de la langue. Plutôt que de se joindre aux lamentations de ceux qui redoutent une « créolisation » du malgache (trahissant d'ailleurs un préjugé sur la nature des créoles, lesquels ne sont pas des langues spécialement mélangées), S. Raharinjanahary propose des suggestions d'aménagement linguistique, se demandant dans quelles conditions les emprunts connaissent, ou ne connaissent pas, le succès et peuvent ou non être utiles. Un index bien détaillé

(p. 262-293) constitue un petit lexique des mots d'emprunt, qui vient remettre à jour les inventaires anciens comme ceux de Dez (1964, 1965), et celui plus récent de Ratsimandresy (paru dans *Études océan Indien*, n° 35-36, 2003, p. 309-330). Conçu d'abord pour les étudiants, ce livre doit devenir aussi une référence pour les spécialistes.

NOTES

1. Selon les termes de F. RAJAONAH, dans son étude « À Madagascar entre 1951 et 2001. Langue française et langue malgache », parue dans l'ouvrage édité par M. Sot, *Étudiants africains en France (1951-2001)*, Paris, Karthala, 2002, p. 147-162.
2. Antananarivo, Société Malgache d'Édition, 2001, 254 p.
3. Et, évidemment, S. RAHARINJANAHARY ne manque pas de démolir (p. 8) le vieux bobard sur les langues d'Afrique qui seraient des « langues pauvres ». Il se situe là dans la tradition de l'irremplaçable P. ALEXANDRE, *Langues et langage en Afrique noire*, Paris, Payot, 1967.
4. On soupçonne ici une pointe d'ironie dans la récupération de cette expression (« aux normes, suivant les normes ») qui a connu récemment une fortune discutable dans la communication politique. Elle est remotivée ici dans son sens propre.
5. Consistant à l'époque principalement en médecine et théologie.
6. Sur ce sujet, analyses et références dans B. Rasoloniaina, « Le variaminanana des marchands de Tanjombato, zone urbaine d'Antananarivo », *Glottopol*, n° 2, 2003, p. 108-118.